

Perry Nodelman, *The Hidden Adult.*
Defining Children's Literature

Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2008, 390 p.

Yan Hamel

Télé-Université, Université du Québec à Montréal

Le colonisateur se percevait volontiers comme le bienfaiteur du colonisé. Dispensant paternellement les lumières de la culture occidentale, il développait les potentialités de régions qui, sans son intervention, eussent indéfiniment croupi dans le marasme préindustriel du sous-développement. Grâce à « l'ordre » instauré, le barbare était pacifié, l'indigène civilisé. Le colonisé pouvait ressembler au colonisateur, jusqu'à, dans l'idéal, devenir son semblable.

Tout grandiose et humanitaire qu'il se prétendît, le processus n'était pas sans poser un problème : à partir du moment où le colonisé serait devenu le pareil, et donc l'égal du colonisateur, comment ce dernier aurait-il encore pu justifier l'autorité qu'il exerçait? D'où ce paradoxe fondamental du discours et de l'idéologie colonialistes : le colonisé devait progresser grâce au colonisateur, mais il devait aussi rester le même, continuer à être censément trop primitif pour pouvoir prendre de son propre chef les bonnes décisions. Il fallait qu'il s'améliore grâce au colonisateur tout en continuant à être heureux, et reconnaissant, de vivre sous la tutelle qui le protégeait contre lui-même et ses mauvais penchants. Fondamentalement duel, le colonialisme cherchait à se maintenir en une position difficile : il voulait imposer à la fois progression et immobilisme à ceux qu'il entendait régenter.

À l'époque coloniale, où elle s'est développée, et encore aujourd'hui, la littérature de jeunesse ne fait pas autre chose avec son public cible. Après des décennies de recherche et de publications de première importance dans le domaine des livres destinés aux jeunes publics, voici la thèse que soutient Perry Nodelman dans *The Hidden Adult* : « *If colonialist thinking tends to conceive of people as colonizable in part by perceiving them as childlike, it seems logical to suggest that adult thinking about childhood is inherently colonialist already.* » (p. 163) Considérée à juste titre comme une « *adult practice with intentions toward child readers* » (p. 4), la littérature destinée à la jeunesse résulte de l'idée fondamentale — et historiquement datée — selon laquelle les enfants sont radicalement différents des adultes, que les premiers, pour leur propre bien, doivent être encadrés, dirigés, formés par les seconds, et que la littérature peut remplir cette fonction civilisatrice : « *the issue is*

still centrally about what adults desire for children – want them to know and not know, want them to be. What adults believe is good for children is essentially what is good for adults, and what I have identified as the literature children need might be better defined as the literature adults want and need children to need. »
(p. 158)

Toute œuvre adressée aux enfants implique ce que Nodelman appelle un « *shadow text* », c'est-à-dire un sous-texte médiatisant implicitement un imaginaire adulte de la jeunesse, de ce qui lui convient, et, par contrecoup, de la littérature, de ses limites et de ses fonctions : « *children's literature is not simple. The most rudimentary of baby books comes to exist and has meaning only within a complex context of assumptions about books, about babies, about books for babies, about language and visual imagery, about education, about pleasure, and about the economy and the marketplace.* » (p. 245) Ce type de texte présuppose à la fois une idée de ce qu'est l'enfance et une idée de ce que peut la littérature, lesquelles visent à conforter les adultes dans leurs valeurs, le rôle d'éducateur qu'ils se donnent et la position de force qu'ils occupent vis-à-vis des plus jeunes. D'où une littérature en images et en mots qui, peu importent son genre, son ton ou ses intentions manifestes, poursuit une entreprise à prétention éducative ambivalente. Les livres pour enfants en viennent toujours à communiquer, à l'encontre de leurs intentions explicites, un message fondamentalement ambigu : montrant que le jeune doit apprendre, et progresser, grâce à la sagesse de l'adulte qui sait toujours plus et qui juge toujours mieux, ils donnent aussi l'enfant comme un être qui, par nature, ne parviendra jamais au degré de sagesse et de lucidité de ses aînés et qui, de ce fait, aura toujours intérêt à demeurer sagement dans le giron du parent, de l'éducateur

scolaire et, bien sûr, de l'auteur. Ils entendent contribuer à conduire l'enfant vers la maturité en lui faisant développer les bonnes valeurs, acquérir les connaissances pertinentes, etc., et ce, tout en exprimant aussi « *a form of adult desire for a childlike lack of knowledge that adult authors are in one way or another inviting to share* » (p. 47). À la manière de ce que le discours colonialiste faisait du colonisé, les œuvres de la littérature jeunesse donnent l'enfance pour un état duel marqué à la fois par l'innocence et l'inconséquence, par la capacité à s'émerveiller et le manque de lucidité, par le désir d'explorer le monde et l'incapacité à saisir quels sont les dangers qui guettent, par le bien-être dans la sécurité du foyer et l'ambition de défier l'autorité parentale, par la volonté de progresser et l'incapacité à le faire.

Avec son dernier ouvrage, Perry Nodelman accomplit un tour de force. Depuis des décennies, les spécialistes de tous les pays ont essayé sans grand succès de donner une définition cohérente de la littérature de jeunesse qui pourrait faire consensus, allant jusqu'à se battre entre eux pour imposer l'une ou l'autre des appellations possibles — littérature pour enfants, livres pour enfants, littérature de jeunesse, littérature enfantine, littérature d'enfance et de jeunesse, etc. Presque tous auraient voulu trouver au moins une caractéristique définitoire susceptible de convenir à l'ensemble des genres concernés (poésie, théâtre, album, bande dessinée, roman, essai philosophique, livre documentaire, livre d'art, livre jeu, imagier...); aux différents groupes d'âge ciblés, allant du nouveau-né au « pré-adulte »; aux multiples agents impliqués dans le champ (éditeurs, auteurs, professeurs, libraires...); à tous les pays, marchés, époques et traditions culturelles au sein desquels on a cru bon d'écrire des livres spécifiquement

destinés à la jeunesse; et enfin, *last but not least*, à l'ensemble des approches théoriques et des méthodes critiques à l'aune desquelles un chercheur universitaire est susceptible de lire la littérature pour enfants, le tout allant de la poétique à la sociologie bourdieusienne en passant par la psychanalyse, la pragmatique de la lecture, la narratologie, la sémiotique, les *cultural studies*, les *gender studies*, les *queer studies*, sans oublier, hypothèse centrale oblige, les études postcoloniales. Or, si la thèse défendue semble avoir la simplicité et la force d'une évidence *a priori*, et s'il est pour le moins étonnant de constater que personne auparavant n'y avait pensé, qu'il fallut des décennies de recherches et d'analyses pour la démontrer, force est de constater aujourd'hui que Nodelman a enfin mis le doigt sur un élément-clé permettant de distinguer le livre pour enfants.

Déployant une immense érudition dans le domaine de la littérature critique portant sur le sujet, Nodelman a le mérite de construire sa définition à partir d'un examen attentif des multiples travaux issus de tous les horizons théoriques qui ont été publiés en Amérique du Nord, en Angleterre et dans le reste de l'Europe, reprenant à son compte avec une modestie qui l'honore les idées les plus stimulantes venues d'ailleurs, critiquant avec perspicacité les approches selon lui moins heureuses. On pourrait — et on n'aurait sans doute pas tort — lui reprocher une forte tendance à se répéter, à redémontrer indéfiniment la pertinence de sa façon de définir la littérature pour enfants en passant par toutes les théories et les approches imaginables. Cela dit, d'un point de vue scientifique et universitaire, on ne peut que se réjouir de l'extrême rigueur avec laquelle l'auteur a pris soin de se questionner, de s'autocritiquer et de vérifier la solidité de ses idées en les

confrontant à des approches et des méthodes souvent tenues, à tort, pour incompatibles, voire contradictoires : de même qu'il parvient à donner une définition synthétique cohérente et potentiellement consensuelle de la littérature pour enfants, *The Hidden Adult* montre que les grandes manières de théoriser la littérature peuvent être fédérées.

Il faut souligner les efforts qui ont été déployés par Nodelman afin de synthétiser et de généraliser tout en restant près des œuvres, pour se frotter aux résistances diverses qu'opposent les textes. Loin de s'en tenir, comme il aurait sans doute été plus facile de le faire, aux vues en surplomb et aux axiomes abstraits, Nodelman confronte ses hypothèses de départ à six classiques de langue anglaise, représentatifs des diverses tendances de la « *children's literature* ». S'il se cantonne, et c'est malheureux, aux seuls genres de la fiction, ignorant sans véritable raison recueils de poésie, pièces de théâtre et documentaires, il retient néanmoins un album, un conte et quatre romans de styles différents, s'adressant à des publics variés allant de la prime jeunesse à l'adolescence, publiés sur près de deux siècles en deux pays distincts — l'Angleterre et les États-Unis. « *The Purple Jar* » (Maria Edgeworth, 1801), *Alice's Adventures in Wonderland* (Lewis Carroll, 1865), *Dr. Doolittle* (Hugh Lofting, 1920), *Henry Huggins* (Beverly Cleary, 1950), *The Snowy Day* (Ezra Jack Keats, 1962) et *Plain City* (Virginia Hamilton, 1993) sont mis en parallèle et analysés notamment sous l'angle des classifications par genre, de la langue, de la focalisation, de la composition des personnages, des oppositions structurantes désir/savoir et chez-soi/ailleurs.

Ajoutons enfin que, loin de se replier sur le seul domaine de la littérature pour enfants, Nodelman se livre, avec *The Hidden Adult*, à une entreprise intellectuelle héritière de ce que le marxisme et l'existentialisme sartrien avaient de meilleur à offrir. Sans jamais laisser son lecteur perdre de vue que « *[like] all products of human thought, texts of children's literature exist within, represent, and tend to work to reinforce the ideology of the culture that produces them* » (p. 205), son vaste effort pour définir la littérature d'enfance et de jeunesse vise non seulement à circonscrire une intentionnalité, une série de particularités formelles et quelques ambiguïtés fondamentales communes, mais aussi à montrer comment cette littérature forme un vaste continent textuel où se dévoilent, d'une manière souvent plus nette qu'ailleurs, les valeurs et les croyances cardinales qui animent les sociétés. Une exploration de la « *children's literature as a genre* », affirme avec raison Nodelman, « *should provide information about what powerful forces in society, rightly or wrongly, believe literature should be and do and, therefore, about what child readers should be and do* » (p. 125).

The Hidden Adult, il va sans dire, devrait passionner les spécialistes de la littérature de jeunesse pour qui il est appelé à devenir un incontournable classique. Ce livre remarquable en tous points, sorte de *Discours de la méthode* d'un chercheur soucieux de s'autocritiquer et de s'interdire la moindre forme de complaisance tout en restant constamment en prise sur la Cité, devrait en outre alimenter substantiellement les réflexions de ceux pour qui les théories littéraires et la lecture critique des textes sont avant tout des instruments permettant de saisir les manières dont les sociétés se pensent, se disent, s'informent, s'inventent et se rêvent.